

White Light Films et La Parti présentent

BERNARD MENEZ

CHRISTOPHE

BERNARD HINAULT

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES

PRIX JEAN VIGO
2013

LE QUEPA SUR LA VILNI

UN FILM DE

YANN LE QUELLEC

AVEC PAULINE BAYLE ALIX BENEZECH MAXIME DAMBRIN GAUTHIER JEANBART
DAMIEN JOUILLEROT ROMEU RUNA CATHERINE LE QUELLEC FINNEGAN OLDFIELD

Scénario et réalisation YANN LE QUELLEC Image NICOLAS GUICHETEAU Son ANTOINE CORBIN, FRED MEERT, EMMANUEL DE BOISSIEU Montage NICOLAS DESMAISON
Directeur de production PIERRE DELAUNAY Producteurs YANN LE QUELLEC, VICTOR RODENBACH, VINCENT TAVIER, PHILIPPE KAUFFMANN Une production WHITE LIGHT FILMS / LA PARTI
Avec le soutien de LA RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON, DE LA RÉGION RHÔNE-ALPES ET EN PARTENARIAT AVEC LE CNC AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL + DU CENTRE DU
CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL, DU DÉPARTEMENT DE L'AUDE ET DE CARCASSONNE AGGLO. Produit avec l'aide du CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES ET DE VOO. Une distribution SHELLAC

AU CINÉMA LE 12 FÉVRIER

White Light Films et La Parti présentent



LE QUEPA SUR LA VILNI !

Avec Bernard Ménez, Christophe, Bernard Hinault

38 minutes - DCP - 2.39 - 5.1 - Couleur - France - 2013 - Visa n°134.750

précédé de



JE SENS LE **BEAT** QUI MONTE EN MOI

Avec Rosalba Torres Guerrero, Serge Bozon

32 minutes - DCP - 1.85 - Stéréo - Couleur - France - 2012 - Visa n°130.045

2 films de Yann Le Quellec

AU CINEMA LE 12 FEVRIER

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.shellac-altern.org

DISTRIBUTION

SHELLAC

Friche de La Belle de Mai
41, rue Jobin
13003 Marseille
Tél. 04 95 04 95 92
contact@shellac-altern.org
www.shellac-altern.org

PROGRAMMATION

SHELLAC

Lucie Commiot
Tél. 01 78 09 96 65
Anastasia Rachman
Tél. 01 78 09 96 64
programmation@shellac-altern.org

PRESSE

KARINE DURANCE

23, rue Henri Barbusse
92110 Clichy
Tél. 06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr



LE QUEPA SUR LA VILNI !

Aujourd'hui, André sort de sa paisible retraite : sur ordre du maire, il doit mener à travers monts une troupe d'hommes-sandwichs à vélo pour attirer les spectateurs à l'inauguration du cinéma local. Malgré sa détermination, l'ancien facteur a bien du mal à dompter ses jeunes et impétueux coéquipiers...



JE SENS LE BEAT QUI MONTE EN MOI

Rosalba souffre d'une affection inédite : la moindre mélodie provoque chez elle gesticulation et danse, de façon aussi subite qu'incontrôlable. Malgré ses ruses pour cacher son excentricité, ce corps indomptable pourrait bien séduire son collègue Alain.



ENTRETIEN AVEC YANN LE QUELLEC

Qu'est-ce qui, en 2011, a déclenché le passage à l'acte, le « il était une fois... » initial ?

Lubitsch disait : « avant de savoir filmer des acteurs, il faut savoir filmer des montagnes ». Je voulais, pour mon premier film, appliquer cette règle à la lettre et filmer les Corbières que je connais bien. C'est ainsi qu'est né le projet de *LE QUEPA SUR LA VILNI !*, antérieur à *Je sens le beat qui monte en moi* que j'ai pourtant tourné avant pour des raisons de production. L'idée de *Je sens le beat...*, elle, a germé alors que je passais un matin à la station de métro République à Paris devant un groupe de Péruviens qui massacraient *El Condor Pasa* à la flûte de Pan. Il y avait des gens qui dansaient autour des musiciens ! J'adore la musique mais je déteste absolument la flûte de Pan ! J'étais effaré. Je me suis dit qu'ils souffraient certainement d'une affliction particulière, qu'ils étaient possédés par la musique. Le soir, je suis allé voir *Out of Context*, un spectacle du chorégraphe Alain Platel. Quand les danseurs sont apparus sur scène, j'ai été immédiatement fasciné par Rosalba Torres Guerrero, qui m'évoquait un personnage de Jacques Tati qui aurait fait ses classes chez Minnelli. Je n'avais jamais réalisé de film mais j'ai su que je voulais voir cette danseuse sur un grand écran. Entre la réflexion du matin et la révélation du soir, un rapprochement s'est fait, il y a eu un déclic. J'ai contacté Rosalba pour lui proposer

d'interpréter le rôle d'une femme dont le corps serait pris de pulsions de gesticulation à la moindre mélodie. Je n'avais pas de scénario mais, contre toute attente et malgré ses tournées internationales, elle a immédiatement accepté et nous avons commencé à travailler !

Il y a beaucoup de musiques et de rythmes différents dans Je sens le beat qui monte en moi, de possibilités d'envoûtement, de la northern soul à J.S. Bach en passant par Mozart et le rap. Comment avez-vous procédé pour choisir ? Et comment avez-vous travaillé avec les comédiens ?

Le film conte une histoire d'amour a priori impossible entre Rosalba, guide touristique qui aspire à une vie normale malgré son étrange syndrome, et le chauffeur de l'agence, Alain, incarné par Serge Bozon, qui malheureusement pour elle est un fan de northern soul. La musique est donc au cœur du film, en particulier la northern soul, un courant qui nous passionne, Serge et moi. Nous avons très tôt sélectionné ensemble les titres en faisant parfois appel à des collectionneurs pour trouver les meilleurs pressages et versions 45T. Ces morceaux constituaient la colonne vertébrale du film. Par ailleurs, je souhaitais m'affranchir de l'idiome classique de la comédie musicale qui veut que les scènes de récit, où l'action progresse, alternent avec les

scènes de danse, où le récit est suspendu. Ici, je voulais que danse et récit soient inextricablement mêlés, que les chorégraphies nourrissent les personnages et l'évolution de l'histoire d'amour. Avec ce principe en tête et en fonction des décors et des possibilités qu'ils offraient, j'ai choisi d'autres musiques. A partir de là, avec Rosalba, on a répété, testé des gestuelles. Pour chaque séquence musicale, nous avons ainsi défini les actions, les types de mouvements, fixé des « points de rendez-vous » au sein du morceau afin de préparer les cadres et les focales, sans pour autant figer les mouvements ni trop les chorégrapier car je souhaitais laisser la place à l'imprévu au moment du tournage. Il fallait préserver la dimension viscérale et spontanée du rapport physique à la musique.

Comment s'est imposé le choix de Serge Bozon comme acteur ?

Je suis très touché par la personnalité de Serge qui a en lui une dimension burlesque et poétique, un peu keatonienne. Sa scansion et son débit de paroles, mais aussi son langage corporel, sa démarche particulière, apportent beaucoup au personnage, lui confèrent un mélange d'extravagance et de fragilité. Pour moi, chacun des deux acteurs arrivait sur le plateau avec ses outils propres : Rosalba avec sa maîtrise inouïe du corps et de l'expression des sentiments par le mouvement et

Serge avec son immense cinéphilie, sa parfaite connaissance des codes du cinéma et sa culture musicale. Le charme de leur relation dans le film s'est évidemment nourri de la rencontre entre ces deux acteurs en provenance d'univers artistiques distincts. J'avais d'ailleurs décidé de tourner dans l'ordre des séquences du scénario dans l'espoir que la rencontre entre les acteurs sur le plateau contamine celle des personnages dans le récit. Ça a bien fonctionné, je crois. Les scènes intimes intercalées au générique de fin, par exemple, ont été improvisées très naturellement le dernier jour mais n'auraient pas pu être tournées au début, pas avec cette évidence.

Cela m'a frappée que dans vos deux premiers films vous exploriez à chaque fois un genre et un décor très différents, la comédie romantique et burlesque, inspirée de Pierre Etaix, dans Je sens le beat... puis la farce, genre un peu à l'abandon en ce moment, avec LE QUEPA... à la fantaisie débordante. De fait, vos deux films ont une tonalité pas tellement actuelle.

Oui, *Je sens le beat...* est une comédie burlesque, musicale et romantique. Les films de Pierre Etaix, comme *Le grand amour* ou *Le Soupirant* ont indéniablement exercé une influence sur moi. Tout comme Jacques Tati ou, dans d'autres registres, Jacques Demy ou Jacques Rozier.



LE QUEPA SUR LA VILNI ! est un road movie en vélo qui oscille entre des pôles a priori opposés, qui peut passer de la comédie échevelée proche de la farce à des moments plus intimes, poétiques. Le burlesque et la mélancolie, au fond, sont les deux faces d'une même médaille. Le film évolue sur un fil ténu entre ces deux pôles. Ça peut être déstabilisant mais il me semble que c'est dans ces frictions que, parfois, l'émotion peut survenir.

Je ne sais pas si mes films s'affranchissent d'une « tonalité actuelle » mais il est vrai que j'avais envie que chacun d'entre eux évolue dans un espace-temps et des lieux non aisément identifiables pour qu'une dimension onirique gagne le récit.

Il y a dans ces films des partis pris forts en termes de choix des couleurs, des décors mais aussi des ambiances sonores...

Rosalba est en rouge, Alain en bleu, les touristes et la ville sont beiges. Dans *LE QUEPA...* l'équipe est en bleu, le maire en blanc et Hinault en jaune évidemment. Comme dans les contes et les comédies musicales. Pourtant, je ne souhaitais pas m'affranchir totalement d'un « effet de réel », qui, je pense, travaille les films, presque à leur insu. Ils ont tous deux été tournés en décors réels : on est juste au bord de la fable mais jamais bien loin d'une certaine familiarité avec le quotidien. Pour moi, cela provoque un léger vertige, distille un peu de poésie.

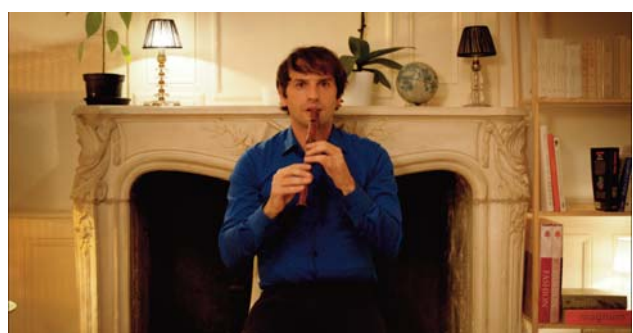
Il y a aussi eu un travail important sur le son pour que la texture sonore soit cohérente avec cet univers visuel : les personnages évoluent dans des ambiances épurées et recomposées à partir des sons directs.



LE QUEPA SUR LA VILNI !

Je sens le beat... est tourné en ville alors que LE QUEPA SUR LA VILNI ! évolue au sein d'une nature sauvage...

En contrepoint au premier film, essentiellement urbain, je voulais tourner *LE QUEPA SUR LA VILNI !* en pleine nature. Comme pour *Je sens le beat qui monte en moi*, je voulais « travailler » un territoire que les personnages arpenteraient en tous sens. Nous avons tourné *LE QUEPA...* dans les Corbières, dans l'Aude, à la lisière des Pyrénées Orientales, une région que je connais bien pour en avoir sillonné les routes et chemins à vélo. C'est une région très isolée, aux paysages époustouffants et qui a été très peu filmée. Des villages minuscules sont nichés au creux de vallées où cousinent châteaux cathares, garrigues, vignes et forêts de chênes, dans une lumière unique. Un paysage rêvé de western. D'où le choix de tourner en format scope. Cette région étrange et peu connue me permettait aussi d'ancrer le film dans un univers utopique, au double sens de lieu qui n'existe pas (d'ailleurs, le premier village s'appelle Noère... c'est-à-dire nulle part) et de lieu de bonheur possible. Et je savais qu'en tournant là-bas, nous serions soumis à la violence des éléments en permanence : le vent y souffle souvent avec une force inouïe, les pluies et orages peuvent surgir brutalement. J'aimais l'idée de ne pas pouvoir tout maîtriser, de me mettre, avec les acteurs, en situation de dépendance. Et en effet, nous avons connu des conditions ubuesques, le plein soleil alternant avec la pluie battante, dans des rafales de plus de 100km/h. Imaginez-vous faire du vélo en portant des pancartes dans le dos sur des minuscules routes à flanc de montagne dans ces conditions... Pour les acteurs comme pour les personnages, l'objectif était de coûte que coûte continuer à pédaler. Et nous avons souvent dû improviser.



La question du lâcher prise semble au cœur du film. André et le jeune Bernard ont toujours « le nez dans le guidon »...

Au sein de l'équipe, donc au cœur du film, deux rapports au monde s'affrontent : d'un côté, André et le jeune Bernard, qui ont en commun un sérieux et une gravité un peu old school ; de l'autre, les adolescents, qui laissent libre cours à leur désir de sensualité, à la vitesse et l'insouciance de leur jeunesse. Le film questionne la possibilité d'une réconciliation entre ces deux rapports au monde qui travaillent l'équipe mais aussi, je crois, beaucoup d'entre nous. En fait, la question du lâcher prise traverse les deux films, il y a une trajectoire qui se prolonge de l'un à l'autre. Au début de *Je sens le beat...*, les personnages sont prisonniers de leurs corps et du cadre, fixe, dans lequel ils ont inscrit leur vie (la chambre de Rosalba, le combi Volkswagen d'Alain). Au fur et à mesure de l'évolution de leur relation amoureuse, leurs corps se libèrent, ils s'abandonnent et bondissent hors du cadre (les scènes de danse de la fin sont tournées en caméra épaule pour pouvoir suivre les personnages « libérés »). *LE QUEPA...* est très vite dans le mouvement, épouse la frénésie des personnages qui évoluent sur des niveaux d'énergie très différents et qui pourtant, au fil du récit et malgré les multiples conflits, finissent par enfin parvenir à rouler ensemble, conférant *in fine* au film une forme de quiétude et d'apaisement.



LE QUEPA SUR LA VILNI





Pourquoi cette importance du vélo ?

Je suis passionné de cyclisme et, pour avoir beaucoup roulé, je sais qu'un vélo a sa volonté propre qui n'est qu'accidentellement la même que celle de son conducteur. C'est un moteur burlesque inépuisable qu'on retrouve d'ailleurs chez Keaton, Tati, Moullet, etc. Le vélo entretient une relation privilégiée à la folie et l'absurde. Jarry pensait « avoir un vélo dans la tête ». On dit « ne pas tourner rond », « perdre les pédales », « être déjanté »... Et malgré cela, quand « ça roule » enfin, le vélo peut procurer un sentiment incomparable d'immense liberté. Je voulais que les personnages soient confrontés à tout cela : le burlesque, la folie et aussi, parfois, le vertige de la liberté.

Les pancartes et les uniformes allaient aussi dans ce sens. Ils créent de la comédie, contraignent les mouvements des personnages mais aussi les unissent visuellement, les rassemblent comme équipe. Et j'aimais l'idée qu'avec les syllabes sur les pancartes, à l'écran, les hommes-sandwichs deviendraient des cadavres exquis. Avec des faux airs de super-héros...

Et parmi les super-héros du film, il y a des personnalités très fortes qui ne sont pas comédiens.

Je voulais pour ce film réunir des personnalités aux « pouvoirs » différents. Il y a des acteurs professionnels comme Bernard Ménez et des jeunes comédiens : Pauline Bayle, Alix Bénézech, Finnegan Oldfield, Maxime Dambrin, Damien Jouillerot, Gauthier Jeanbart. Mais il y a aussi Bernard Hinault, Christophe, l'immense danseur Romeu Runa, qui a beaucoup travaillé avec Rosalba, le vigneron Yves Pauc et... ma mère qui porte le point d'exclamation. Le choix de Bernard Ménez était pour moi une évidence. C'est un grand acteur populaire, qui me touche beaucoup. J'avais évidemment en tête ses rôles chez Jacques Rozier, notamment la scène du roi de la samba dans *Maine Océan* qui est vraiment du côté de la farce. Bernard a dans sa jeunesse rêvé de devenir cycliste professionnel. Et son grand-père était facteur à vélo, comme son personnage.

Quant à Hinault, c'est toute une histoire ! Ménez a été

mascotte du Tour de France. Invité à Oslo pour le championnat du monde en 1993, il a rendu service à Hinault, alors capitaine de l'équipe de France, en l'aidant à récupérer des cyclistes qui s'étaient un peu égarés en faisant la bringue en ville. Vingt ans après, je regarde l'arrivée d'une étape du Tour de France chez Bernard Ménez et lui fais part de mon désir de tourner avec Bernard Hinault. Ménez appelle Hinault qui donne tout de suite son accord en souvenir de leur aventure d'Oslo. Une parole c'est une parole ! Et sur le plateau il a été d'une implication et d'une disponibilité totales. D'emblée, il incarnait le personnage auquel j'aspirais : un Dieu mu par le sens du devoir, d'une détermination et d'une générosité extraordinaires.

Comment ça s'est passé pour Christophe ?

Le film est un hommage au cinéma et à la cinéphilie. Le personnage du maire rêve d'ouvrir une salle de cinéma au milieu de nulle part pour partager sa passion avec ses administrés. Je n'avais pas écrit le rôle pour un acteur en particulier. Mais un soir, je rencontre Christophe dans une fête. Et là, il me parle de la salle qu'il a longtemps eue chez lui, de son amour des films et des bobines. Il en parlait avec exaltation et beaucoup de poésie, avec son phrasé si particulier et ses silences. C'était très étrange, j'avais l'impression de voir apparaître le personnage. Mais plus Christophe parlait, plus ce que j'avais écrit me paraissait pâle à côté de ce qu'il me disait spontanément. Il est devenu évident qu'il devait incarner le rôle du maire et s'approprier les dialogues. Je lui ai envoyé *Je sens le beat qui monte en moi*, il l'a regardé et m'a dit oui tout de suite.

Pendant le tournage, nous habitons, tournions et vivions avec les habitants d'un village isolé des Corbières. Christophe a rencontré Yves Pauc, un vigneron de la région. Ils se sont découverts une passion commune pour le miel, et, dans le film, je les ai rendus inséparables, tels Don Quichotte et Sancho Panza. Ils improvisent tout au long de leurs déplacements, rien de ce qu'ils se disent n'était écrit.



Christophe veut programmer Panique sur la ville, connaissiez-vous ce film d'épouvante de 1957 ?

Non, je l'ai pris comme un titre générique, parce que ça évoque un film que tout le monde pense avoir déjà vu. Mais en général les gens confondent avec *Peur sur la ville*, *Panique au village*, ou d'autres titres aux mêmes consonances. C'est comme si ce titre faisait appel à un patrimoine commun, à une sorte d'inconscient cinéphilique.

Comment s'est opéré le choix des musiques. En particulier, qu'est-ce que Tim Buckley fait là, c'est sa voix qui inaugure le film avec Bernard Hinault à l'image ?

Si *Je sens le beat...* était un film northern soul, je voulais que *LE QUEPA SUR LA VILNI* ! soit un film folk. C'était le point de départ musical du film, qui a ensuite évolué. D'ailleurs, le deuxième village s'appelle Folque. Ce qui m'intéressait dans cette chanson de Tim Buckley c'est l'ambiance médiévale, en écho aux châteaux cathares, mais aussi les ruptures de rythme et la dimension mythologique du texte, qui renvoient à un sentiment d'étrangeté et de familiarité, prolongé par les autres choix musicaux du film : la musique Cajun avec *Prenez courage*, un enregistrement de 1926 en créole où l'on reconnaît des mots français, ce qui fait qu'on reste au bord du sens. Ou *La Mal Coiffée*, un groupe polyphonique de l'Aude, et enfin *Les paradis perdus* de Christophe sur le long plan-séquence de la fin, qui assume la mélancolie du film.

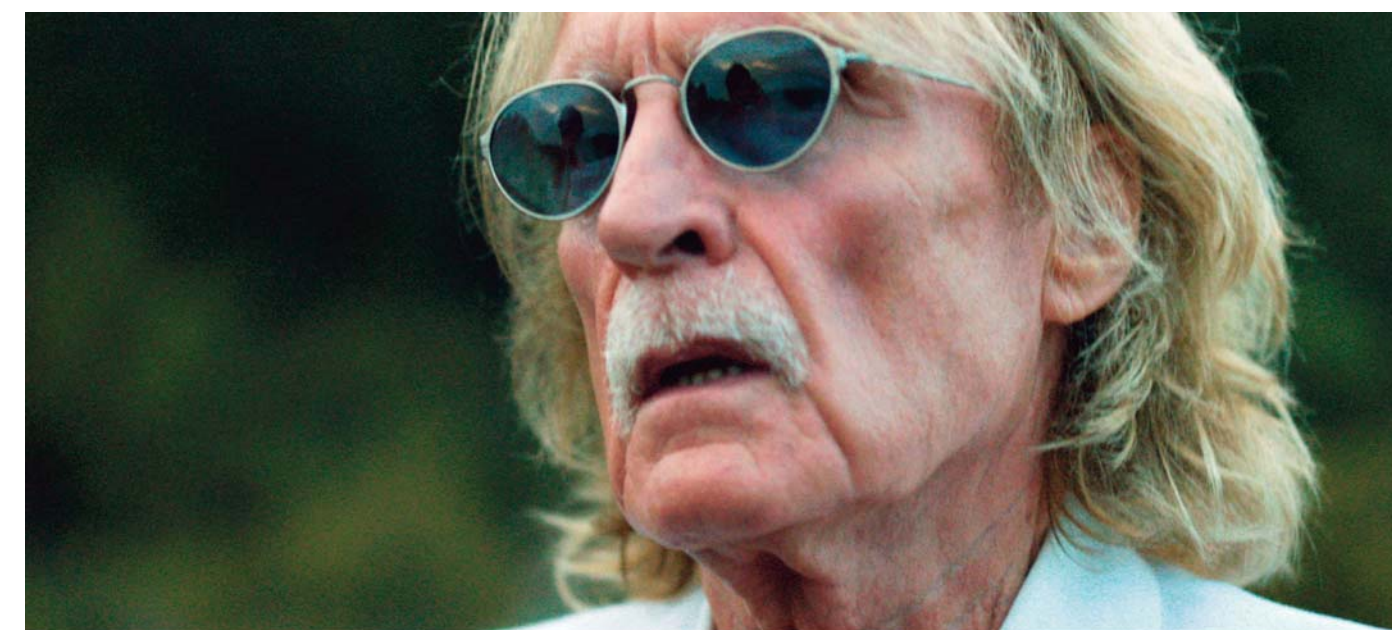
La musique se caractérise par sa noblesse et par l'effet de rupture, la distance qu'elle instaure avec les scènes parfois les plus farfelues, les plus fantasques. C'est un récit moins linéaire que celui de Je sens le beat... mais la musique aussi y fait loi...

Je voulais aussi utiliser la musique pour créer des associations d'idées, des collisions entre l'image et le son, par exemple dans ce plan de fin, quand la chanson de Christophe, à l'ambiance *a priori* très urbaine, évoque un dandy à la veste de soie rose sur une image de Bernard Ménez en rase campagne avec sa casquette jaune et son uniforme d'homme-sandwich. Cela m'émeut car, au fond pour moi, c'est la même chose. Tim Buckley intervient lors de la course poursuite avec Bernard Ménez et le jeune Bernard pendant que file le maillot jaune, c'est-à-dire Hinault. Pour moi chez Tim Buckley comme chez les personnages à ce moment-là, il y a quelque chose de l'ordre du débordement psychique, de la folie qui pointe et à laquelle il faut pourtant résister pour aller de l'avant...

Allez-vous passer au long métrage ?

Je suis en train d'écrire un scénario de long métrage, sur un thème très différent, mais avec l'idée que certains des acteurs avec lesquels j'ai déjà travaillé reviennent, que certains personnages circulent entre mes films.

propos recueillis par Marie Anne Guerin



YANN LE QUELLEC AUTEUR

En 2011, Yann Le Quellec publie aux éditions Delcourt la bande dessinée *Love is in the (air) guitar*, traduite dans plusieurs langues.

En 2012, il écrit et réalise *Je sens le beat qui monte en moi*, lauréat de nombreux prix internationaux.

LE QUEPA SUR LA VILNI ! sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs et lauréat du Prix Jean Vigo en 2013, est son deuxième film.

LE QUEPA SUR LA VILNI

Prix Jean Vigo 2013

SÉLECTIONS FESTIVALS

Festival International du Court-Métrage de Clermont-Ferrand - Février 2014

Festival du Nouveau Cinéma de Montréal - Octobre 2013

Festival Ciné Été Itinérance hors les murs, Alès - Août 2013

21^e Curtas Vila Do Conde - Juillet 2013

Quinzaine des Réalisateurs, Festival de Cannes - Mai 2013



Avec Bernard Ménez, Christophe, Bernard Hinault, Romeu Runa, Maxime Dambrin, Finnegan Oldfield, Alix Bénézech, Pauline Bayle, Gauthier Jeanbart, Damien Jouillerot, Catherine Le Quellec, Yves Pauc.

réalisateur et scénariste	Yann Le Quellec
directeur de la photographie	Nicolas Guicheteau
monteur image	Nicolas Desmaison
ingénieur du son	Antoine Corbin
monteur son	Fred Meert
mixeur	Emmanuel De Boissieu
directeur de production	Pierre Delaunay
étalonneur	Gilles Granier
production	White Light Films - La Parti
produit par	Yann Le Quellec & Victor Rodenbach Vincent Tavier & Philippe Kauffmann
avec la participation avec le soutien	DE CANAL PLUS DE LA RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON, DE LA RÉGION RHONE-ALPES ET EN PARTENARIAT AVEC LE CNC
avec la participation	DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, DU DÉPARTEMENT DE L'AUDE ET DE CARCASSONNE AGGLO
produit avec l'aide	DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL, DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES ET DE VOO

Retrouvez *Goodbye and Hello* de Tim Buckley, *Les Paradis perdus* de Christophe, *Prends donc courage* de Cléoma Falcon, *Aval* de La Mal Coiffée
sur facebook : <https://fr-fr.facebook.com/LeQuepa>

JE SENS LE BEAT QUI MONTE EN MOI

Prix du public, Meilleur son, Meilleurs costumes, Lutins du Court-métrage - décembre 2013

Prix d'interprétation masculine - Festival de Nice, Un festival c'est trop court - Octobre 2013

Prix du public - Festival du cinéma de Brive - Avril 2013

Prix du public, Prix des réseaux sociaux et Prix de la presse internationale - My French Film Festival (UniFrance & Allociné) - Janvier/Février 2013

Grand Prix et Prix de la jeunesse - Festival du film de Vendôme - Décembre 2012

Deuxième Prix du meilleur court-métrage - Festival International de Valladolid - Octobre 2012

SÉLECTIONS FESTIVALS

Festival du Nouveau Cinéma de Montréal - Octobre 2013

Brussels Short Film Festival, hors compétition « Nuit du court » - Avril 2013

Festival International de Cleveland, CIFF - Avril 2013

Indie Lisboa Festival - Avril 2013

Festival Européen du Film Court de Brest (Soirée d'ouverture) - Novembre 2012

Festival du Court-Métrage d'Humour de Meudon (Hors Compétition) - Octobre 2012

Festival Silhouette d'Aubervilliers (Sélection Officielle) - Septembre 2012

Festival International du Film de Locarno - Août 2012

Festival Côté Court de Pantin (Sélection Panorama) - Juin 2012

Avec Rosalba Torres Guerrero, Serge Bozon.

réalisateur et scénariste	Yann Le Quellec
directeur de la photographie	Nicolas Guicheteau
monteur	Martial Salomon
ingénieur du son	Antoine Corbin
monteur son	Fred Meert
mixeur	Benoît Biral
directeur de production	Pierre Delaunay
étalonneuse	Christine Szymkowiak
production	White Light Films - Kinoko Films - La Parti
coproduction	Appaloosa Films
avec la participation	DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE – CONTRIBUTION FINANCIÈRE
avec le soutien	DU DÉPARTEMENT DE LA VIENNE, DE LA RÉGION POITOU-CHARENTES ET EN PARTENARIAT AVEC LE CNC
produit avec l'aide	DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL, DE LA FÉDÉRATION DE WALLONIE-BRUXELLES ET DE VOO



Retrouvez *The snake* de Al Wilson, *Love potion n°9* des Coasters et tous les autres titres northern soul
sur facebook : <https://fr-fr.facebook.com/Jesenslebeat>

UNE DISTRIBUTION SHELLAC

WWW.SHELLAC-ALTERN.ORG



Festival del film Locarno
Official selection

WHITE LIGHT FILMS • KINOKO FILMS • LA PARTI PRÉSENTENT

ROSALBA TORRES GUERRERO • SERGE BOZON
UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR YANN LE QUELLEC

SCÉNARIO ET RÉALISATION YANN LE QUELLEC - IMAGE NICOLAS GUICHETEAU - SON ANTOINE CORBIN, FRED MEERT, BENOIT DUBAI - MONTAGE MARTIAL SALADIN - ASSISTANT RÉALISATION SIMON GRASS
DIRECTEUR DE PRODUCTION PIERRE DELAUNAY - PRODUCTEURS YANN LE QUELLEC, SONJA VOSS, VINCENT ZAUER, PHILIPPE KATZ-MANN - UNE PRODUCTION WHITE LIGHT FILMS / KINOKO FILMS / LA PARTI
EN COPRODUCTION AVEC APPALOUZA FILMS - AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE - CONTRIBUTION FINANCIÈRE - AVEC LE SOUTIEN DU DÉPARTEMENT DE LA Vienne,
DE LA RÉGION POITOU-CHARENTES ET EN PARTENARIAT AVEC LE CNC - PRODUIT AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION DE WALLONIE-BRUXELLES ET DE VOO

